

La séduction dans la littérature

MICHEL LAXENAIRE

Il n'est jamais inutile de commencer par une définition. *Séduction* vient du latin *se ducere*, qui signifie *conduire à l'écart* ou *amener à soi*. Séduire, c'est tirer quelqu'un à l'écart du groupe avec lequel il se confondait, le sélectionner, le persuader qu'il est unique, remarquable, et qu'il a été remarqué. Ceci dit, la séduction opère de deux façons différentes, voire opposées : de façon active, quand une personne cherche à s'imposer à une autre par des moyens qui vont de la manipulation violente à la persuasion douce ; de façon passive, quand quelqu'un cherche à attirer une personne vers soi ou, comme le dit le langage populaire, à « la prendre dans ses filets ». La manière active est qualifiée de virile, la seconde de féminine. Séducteur d'un côté, séductrice de l'autre.

A priori, on pourrait penser que les deux positions sont également représentées, mais, lorsqu'on cherche des exemples de séduction dans les œuvres littéraires, on trouve essentiellement des séducteurs masculins : Don Juan, Casanova, Valmont, Julien Sorel, viennent tout de suite à l'esprit, alors qu'il est beaucoup plus difficile de dresser une liste comparable de séductrices ayant laissé des noms aussi connus. Une exception peut-être serait Carmen, mais Carmen n'est pas un prototype de séduction féminine. Elle diffère des autres femmes en ce qu'elle entend mener sa vie amoureuse comme un homme. « Si tu ne m'aimes pas, je t'aime et si je t'aime, prends garde à toi »,

son air le plus célèbre, est une protestation virile, un hymne au libre choix amoureux, sinon sexuel. Les hommes acceptent mal ce genre de liberté de la part des femmes et Don José lui retournera son « prends garde à toi », à la fin de l'opéra, en la tuant d'un coup de couteau.

En dehors de la littérature proprement dite, lorsque la séduction féminine s'exprime comme l'affirmation d'un désir sexuel au sens viril du terme, elle aboutit à un échec. La Bible en donne un exemple avec l'histoire de la femme de Putiphar. Sa tentative de séduction de Joseph aboutit à une série de catastrophes. De même, Salomé, dans l'opéra de R. Strauss, est incapable d'ébranler la sérénité de Jean-Baptiste. Dans d'autres cas, la femme joue de sa séduction, mais c'est au nom d'une noble cause qui, en quelque sorte, la déculpabilise d'oser le faire : Judith tuant Holopherne après l'avoir séduit, Dalila menant Samson à sa perte pour sauver les Philistins.

En fait, dans la littérature, la femme est presque toujours décrite comme séduite... et abandonnée : Ariane se lamentant à Naxos de l'infidélité de Thésée, Didon mourant sur son bûcher après le départ d'Enée, Médée tuant ses enfants parce que Jason l'a trahie. La femme séduite est aussi une femme à jamais fidèle : Pénélope résistant à la horde des prétendants, Lucrece qui se suicide pour rester fidèle à son mari. Toutes ces histoires dessinent les contours de la séduction féminine. Discrète, voilée, dissimulée, la femme n'avance que masquée. C'est elle qui maîtrise l'art du maquillage et de la magie. L'homme, qui a de la peine à comprendre ce qui l'attire chez la femme, préfère attribuer les tensions de son désir à la magie ou à la sorcellerie féminine plutôt qu'au mystère de sa sexualité. Tristan victime du philtre d'Isolde, Siegfried de celui de Gudrun. C'est ainsi que, pour être acceptée, la séduction féminine doit se conformer à une règle incontournable, qui est de laisser au séducteur l'illusion de la victoire.

Rôle pour rôle, les écrivains ont donc, semble-t-il, été plus tentés par le rôle actif du séducteur que par le rôle passif de la séduite, même si, comme nous le verrons, c'est lui le plus important. Pour illustrer les différents aspects de la séduction sur le plan littéraire, je prendrai trois exemples, parce qu'ils sont à la fois des modèles de tactique de séduction et des exemples de la relation complexe que séduction masculine et féminine entretiennent l'une par rapport à l'autre.

Transgression et défi : Don Juan

Quand on évoque la séduction masculine, on pense immédiatement à Don Juan. On dit d'un séducteur qu'il est un Don Juan et on qualifie de « donjuanisme » une recherche inlassable de la relation amoureuse. Ceci dit, Don Juan est un exemple limite en ce domaine et je vais essayer de dire pourquoi.

Le personnage de Don Juan est né de l'imagination d'un Espagnol, moine de son état, mais auteur à succès, Tirso de Molina. C'est lui qui écrivit entre 1625 et 1630 une pièce de théâtre intitulée *Don Juan Tenorio*, le

trompeur de Séville (*burlador*, en espagnol) : « Déjà grand seigneur et déjà méchant homme », écrit Christian Biet qui recense les multiples transformations du personnage à travers les siècles. Tirso de Molina avait ajouté un sous-titre à sa pièce. Sous-titre révélateur, car il indiquait le destin tragique de ce trompeur hors normes : « Le festin de pierre. » Ce festin, c'est le souper avec le Commandeur, dont la statue de pierre vient punir et entraîner dans la damnation éternelle celui qui l'a tué dans un duel injuste. Don Juan est un condamné en sursis, qui se moque de toutes les lois humaines et divines, et ses défis à Dieu et aux hommes vont *crescendo* jusqu'à la catastrophe finale. C'est un génie du mal voué à la mort et à la damnation.

Dans la pièce de Molière, il lance des défis de plus en plus graves aux règles et aux croyances de ses contemporains. Il ridiculise ses créanciers, insulte son père, oblige un pauvre à blasphémer pour de l'argent, se moque de la religion, feint la conversion et affirme ensuite que sa seule croyance est que « deux et deux font quatre ». « Votre religion, dit Sganarelle, est donc l'arithmétique. » Mais sa provocation suprême, il la réserve à la mort, interpelle dans son tombeau le Commandeur qu'il a tué et l'invite ironiquement à souper. Ce qu'il n'imaginait pas, c'est que le Commandeur honorerait l'invitation. On connaît la suite.

Dans le personnage de Don Juan, Molière peint un libertin au sens du XVII^e siècle, c'est-à-dire un athée, en marge de toute croyance et de toute morale, accomplissant le mal de façon aussi naturelle que d'autres font le bien, et la technique de séduction de Don Juan s'inscrit dans cette volonté générale de transgression. Les armes utilisées seront celles du mensonge et de la violence. Quand Don Juan avait été surpris par le Commandeur, il était en train de violer sa fille. Or le viol passe à juste titre pour de l'anti-séduction. C'est un passage à l'acte n'ayant pour mobile que la force physique et l'instinct bestial. La séduction, tout au contraire, c'est l'art de la parole et des préliminaires.

Chez Don Juan, les préliminaires sont réduits à de grossiers mensonges qui n'ont même pas l'apparence de la vraisemblance. Dans l'opéra de Mozart, il séduit Zerline, une jeune beauté paysanne, le jour de ses noces, en menaçant du bâton le futur mari et en promettant le mariage à la pauvre innocente. Puis il l'entraîne en chantant d'une voix suave et envoûtante, à la limite de l'hypnose : « La cidarem la mano ».

Dans la pièce de Molière, il séduit deux femmes à la fois, Mathurine et Charlotte, en leur promettant simultanément et séparément le mariage. En réalité, il ne s'intéresse pas aux femmes mais seulement à leur défaite. Les fruits qu'il pourrait en retirer le préoccupent peu. Ce qui le passionne dans la séduction, c'est l'acte de séduire et l'accumulation des victoires, leur nombre et leur quantité. L'air du catalogue résume de façon plaisante et cruelle l'aspect comptable de la séduction telle qu'il la conçoit. Don Juan ne voit dans les femmes que des numéros à ajouter à sa liste : « in Espagna mille e tre ».

Don Juan a l'art de la feinte. Il déguise son corps comme il déguise son âme. Le seigneur tout chamarré d'or qui fait l'admiration des femmes prend l'habit de son valet dès qu'il se sent en danger. De ce valet, Otto Rank a fait un double moralisateur toujours vaincu, toujours ridiculisé. « Les scrupules de conscience, les principes du bien, écrit O. Rank, c'est Leporello, le double contraire de Don Juan qui les personnifie ». Leporello, c'est le surmoi de Don Juan, mais un surmoi définitivement impuissant à s'opposer aux transgressions de son maître.

On a bien sûr proposé de multiples interprétations de ce personnage hors normes qui répond cependant à bien des fantasmes individuels. Après avoir rappelé que certains psychanalystes avaient fait de Don Juan un homosexuel refoulé, « ce qui est un comble », ajoute-t-il, Lacan en fait, lui, « un rêve féminin, un fantasme de femme ». P. Brunel lui voit une névrose d'échec marquée par la fêlure de la mort. J.-P. Winter trouve en Don Juan un exemple achevé d'hystérie masculine. « Don Juan ne s'avance que masqué, argumente-t-il. Qu'on se souvienne de la scène au cours de laquelle Don Juan veut s'assurer de la consistance de son masque et demande à Leporello de se faire passer pour lui pendant que, dissimulé, il chantera l'aubade à Elvire. Il veut vérifier de cette façon que sa voix seule, son image sonore suffit à séduire Elvire et que c'est à sa voix qu'elle en veut. L'acte sexuel ne l'intéresse pas. Il s'en acquitte comme d'une corvée. Ce qui l'intéresse, c'est d'interroger la jouissance féminine, qu'il vit comme infinie ».

On pourrait poursuivre longtemps la liste. En fait, la séduction de Don Juan a une dimension à la fois tragique et perverse, perverse au sens radical du terme, on pourrait dire au sens sadien. Comme les héros de Sade, il s'inscrit dans une contestation généralisée de toutes les formes de règles sociales ou morales, dans l'inversion de toutes les valeurs, dans l'affirmation irréductible des droits de l'individu et la primauté absolue de son désir. Au bout de sa contestation, il voudra enfreindre la dernière des lois, celle de la mort. C'est elle qui gagnera.

Le plaisir et l'instinct : Casanova

Tout autre est la séduction de Casanova. Don Juan était un mythe littéraire, Casanova fut un personnage réel qui nous a laissé des mémoires d'un grand intérêt littéraire. Philippe Sollers lui a consacré un livre enthousiaste, *Casanova l'admirable*, à l'occasion de la parution de l'édition enfin complète de ses mémoires. Ecrites en 1798, elles avaient en effet subi bien des tribulations au cours des deux derniers siècles.

La séduction de Casanova est très différente de celle de Don Juan. Casanova aime la vie, entend en jouir et prétend en faire jouir les femmes qu'il rencontre. Il séduit des femmes réelles, ancrées dans leur siècle et leur culture, qui répondent avec leurs propres armes, acceptent ou refusent d'être séduites et sont des partenaires à part entière, non des victimes vaincues d'avance. Casanova se heurte à la réalité, à ses complications, à ses obstacles.

Le but de sa séduction, c'est de contourner les obstacles ou de les utiliser comme tremplins pour accroître les mérites de ses victoires. Il agit ses fantasmes mais les échecs ne l'abattent pas et il est heureux de ses succès. Peut-être s'en vante-t-il un peu, mais, tandis que Don Juan court vers la mort avec l'assurance d'un somnambule, Casanova la déteste « parce qu'elle détruit la raison », dit-il. « Je sens que je mourrai, écrit-il, mais je veux que cela arrive malgré moi : mon consentement sentirait le suicide. »

Mais, surtout, Casanova ne sépare pas la séduction de l'amour. Pour lui, l'amour est une fatalité, une maladie incurable mais, sans elle, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Il en parle très joliment : « Qu'est-ce que l'amour ?, écrit-il. J'ai lu bien du verbiage antique sur ce sujet. J'ai lu aussi la plupart de ce qu'en ont dit les modernes ; mais ni tout ce qu'on en a dit, ni tout ce que je m'en suis dit moi-même, et pendant que j'étais jeune, et maintenant que je ne le suis plus, rien ne me fera avouer que l'amour soit une bagatelle ou une vanité. C'est une espèce de folie, oui, mais sur laquelle la philosophie n'a aucun pouvoir : c'est une maladie à laquelle l'homme est sujet à tout âge et qui est incurable si elle l'atteint dans sa vieillesse. Amour, sentiment indéfinissable ! Dieu de la nature ! Douce amertume ! Amertume cruelle ! Amour ! Monstre charmant qu'on ne peut définir et qui, au milieu de mille peines que tu répands sur la vie, sèmes l'existence de tant de plaisir que sans toi l'être et le néant seraient unis et confondus. »

Lorsque Casanova entreprend de séduire une femme, il ne lui ment pas. Ses sentiments, il les éprouve réellement, tout au moins au moment où il les exprime. Il en est dupe et sa force est de les dire avec conviction et talent. « Casanova est un excellent conteur, écrit Ph. Sollers. C'est son arme. Ses interlocuteurs l'écoutent, ils sont surpris, séduits, entraînés. Vous le lisez, c'est pareil... Dire la vérité comme elle s'est passée est un moyen de s'imposer dans l'adversité. Surtout bien entendu si on a une figure agréable. » Casanova est un orfèvre de la parole. Dès qu'il parle, les femmes tombent dans une sorte d'hypnose, incapables de lui résister.

Quand les séparations interviennent, elles ne sont jamais de son fait. Elles sont dues aux circonstances ou à l'espoir de nouvelles conquêtes avec lesquelles il sera tout aussi sincère qu'avec les anciennes. Il est fait de sincérités successives. Sa conception de la sexualité est païenne, à cent lieues des idées de culpabilité et de punition qui doubleraient tragiquement la séduction de Don Juan. La crainte de la damnation ne l'effleure pas et, s'il est l'ennemi de la superstition, il ne rejette pas la magie qu'il cultive dans le but intéressé d'arriver à ses fins. Quand il critique la religion, c'est en aristocrate ami du plaisir et de la fête, non en athée besogneux et fanatique.

Casanova ne sépare pas la séduction de ses buts. « J'étais persuadé, écrit-il, que celui qui fait naître des désirs peut être facilement condamné à les éteindre. » Et voici comment il résume sa philosophie de la vie : « Cultiver les plaisirs de mes sens fut, dans toute ma vie, ma principale affaire ; je n'en

ai jamais eu de plus importante. Me sentant né pour le sexe différent du mien, je l'ai toujours aimé, et je m'en suis fait aimer tant que j'ai pu. »

« On connaît le disque, écrit drôlement Ph. Sollers, si Casanova s'intéresse tellement aux femmes, c'est sans doute qu'il était, sans se l'avouer, homosexuel. » Même accusation que pour Don Juan, tout aussi infondée. Voici comment il raconte une visite chez un Turc, Ismail Effendi, qui le recevait avec un peu trop d'amitié. « Après m'avoir reçu de la manière la plus noble, il m'invita à faire un tour de promenade dans un petit jardin, d'où nous entrâmes dans un pavillon de repos, où il lui vint des fantaisies que je ne trouvais pas de mon goût et que je fus forcé d'abattre en me levant un peu brusquement. Alors ce Turc, approuvant ma délicatesse, me dit qu'il n'avait voulu que plaisanter. » Anecdote de nature à couper court aux spéculations sur la question.

Casanova est un épicurien et rien qu'un épicurien. Il se laisse aller à la puissance de son instinct, de tous ses instincts : « J'ai aussi aimé la bonne table avec transport, écrit-il, et passionnément tous les objets faits pour exciter la curiosité » et il conclut : « Rien ne pourra faire que je ne me sois amusé ».

Séduction et stratégie : Voiture, Valmont, Kierkegaard

Tous les séducteurs incluent la stratégie dans leurs entreprises mais il est des cas où la stratégie fait l'essentiel de la séduction. J'en donnerai trois exemples.

Le premier sera celui des salons du début du XVII^e siècle

Une société raffinée y avait fait de la séduction amoureuse le centre des relations hommes-femmes. Des poètes (Saint-Amant, Tristan L'Hermite, Vincent Voiture et une femme, mademoiselle de Scudéry) avaient défini les règles de la conquête amoureuse en s'inspirant de l'amour courtois des troubadours. La femme y était un être parfait, éthéré, idéalisé, dont la beauté attestait les perfections morales. À peu près inaccessible, elle avait malgré tout des soupirants qui désiraient tenter l'aventure. Ils devaient pour cela parcourir un chemin long et périlleux dont les étapes avaient été fixées sur une carte de géographie assez étrange : « la Carte du Tendre ».

La séduction amoureuse y était inscrite en termes de géographie et, dans ce jeu de société d'un nouveau genre, le séducteur était obligé, pour accéder aux faveurs de la Dame, de parcourir un itinéraire symbolique compliqué allant du village de « Tendre sur estime » à celui de « Tendre sur passion » en passant par les hameaux de la « Sincérité », de la « Générosité », en évitant surtout les écueils du « Lac d'indifférence » et de la « Mer de l'oubli ». À chaque étape de cet itinéraire symbolique correspondait une récompense attribuée par la Dame : anneau, baiser, nudité. Quant au don final, il était repoussé dans un lointain brumeux.

Pour franchir ces étapes, l'apprenti-séducteur utilisait toutes les ressources de l'éloquence et de la préciosité : l'hyperbole amoureuse, les effets de paradoxe, les métaphores alambiquées, les antithèses hardies. Voiture, un modèle du genre, appelait celle dont il recherchait les faveurs « nymphe divine », « astre du jour », « belle inhumaine ». Préciosité et maniérisme dont Molière s'est moqué dans *Les précieuses ridicules*.

De tous ces excès, on peut retenir que les femmes, dans un environnement plutôt rude, avaient su placer très haut leurs faveurs et se faire respecter par des hommes encore barbares en les tenant en respect. Elles les piègeaient dans ce qu'ils connaissaient le mieux, la stratégie, et avaient fait de la séduction amoureuse une guerre du Tendre dont elles étaient les enjeux tellement spiritualisés que le corps en était exclu. Seule comptait la communion des esprits. Revanche de la séduite sur le séducteur, qui devait faire passer sa séduction par les voies qu'elle avait tracées.

Le deuxième exemple concernera Les liaisons dangereuses

Choderlos de Laclos, officier très versé dans la science des forteresses (il fut chargé des fortifications de l'île d'Aix), imagine une stratégie de la séduction destinée à emporter la forteresse autre que militaire : celle des femmes vertueuses. Le vicomte de Valmont écrit à sa complice, la marquise de Merteuil : « Jusque-là, ma belle amie, vous me trouverez, je crois, une pureté de méthode qui vous fera plaisir ; et vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre, que nous avons souvent remarqué être si semblable à l'autre. »

Le roman de Laclos s'inscrit dans la tradition littéraire des cours d'amour et de l'idéologie courtoise, mais pour la subvertir. Les temps ont changé. Le contrat n'est plus le même. Ce n'est plus la dame à séduire qui fixe les règles, mais une dame d'un tout autre genre, une perverse libertine, la marquise de Merteuil. Elle se sert de Valmont, son ancien amant, pour satisfaire ses tendances perverses. Elle l'instrumentalise, en quelque sorte, et le duo élabore des stratégies compliquées destinées à faire tomber une citadelle métaphorique, la vertu de la présidente de Tourvel, femme admirable, fidèle, prude et dévote, au-dessus de tout soupçon. « Faire des conquêtes » prend dans la bouche des séducteurs stratèges une polysémie redoutable.

« De l'amour courtois au libertinage, écrit Francis Marmande, commentateur de Laclos, l'évolution du sentiment amoureux est le reflet d'une profonde mutation sociale : l'univers chevaleresque a depuis longtemps disparu au profit d'un monde épris de fastes et de plaisirs, plus sensible aux apparences qu'à l'essence : le guerrier est devenu libertin. » Plus la femme est vertueuse, plus grande sera la victoire. Valmont ne désire séduire madame de Tourvel que parce qu'il la suppose rebelle à la séduction. « Elle est prude et dévote, écrit-il à la marquise de Merteuil, mais j'aurai cette femme ; je l'enlèverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords. Loin de

moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent ! Ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire ! Qu'elle croie à la vertu mais qu'elle me la sacrifie. »

Dans l'amour courtois, le séducteur se pliait aux lois de la séductrice. Le libertin Valmont entend faire plier celle qu'il veut séduire aux lois qu'il édicte. Valmont est de son siècle et annonce, sur un mode mineur, les dépravations paroxystiques des grands libertins du marquis de Sade.

La troisième leçon de stratégie sera celle de Kierkegaard

Retraçant son propre périple et se souvenant de ses fiançailles rompues avec Régine Olsen, il codifie les étapes par lesquelles le séducteur « s'introduit comme un rêve dans l'esprit d'une jeune fille. C'est un art, écrit-il, et en sortir est un chef d'œuvre ». Il analyse les manières de faire connaissance, de flatter intellectuellement celle qu'on désire, de savoir graviter autour d'elle sans que cela prenne l'allure d'une contrainte. Pour ferrer la proie, tous les moyens sont bons : faire courir le bruit qu'on est amoureux d'une autre fille, par exemple, donne du piquant à la relation, attaquer quand il le faut, battre en retraite si nécessaire, vivre intensément le moment du tutoiement. Et, pour finir, cette étrange conclusion : « Quand une jeune fille a tout donné, elle est faible, elle a tout perdu... Si j'étais un dieu, je ferais ce que Neptune fit pour une nymphe : je la métamorphoserais en homme. »

Conclusions

Je conclurai ce rapide tour d'horizon sur la séduction en précisant deux points. Le premier sera pour souligner ce qui apparaît en filigrane dans tous ces modes de séduction, si différents soient-ils : c'est que la séduction est toujours relationnelle, qu'en face du séducteur il y a la séductrice et que la séduction est un compromis entre celui qui demande qu'on rende les armes et celle qui les rend. Comme je l'ai dit en commençant, il y a dans la littérature beaucoup de séducteurs alors que la séduction est naturellement féminine. Un philosophe, Alain Roger, explique cet apparent paradoxe en montrant que le séducteur utilise, dans l'acte de séduire, la partie féminine de sa personnalité, ce qui rétablit l'équilibre.

La séduction, argumente-t-il, est par nature renoncement au viol, ou plutôt, c'est un viol par les moyens autorisés de la civilisation et de la culture. L'amour courtois et la Carte du Tendre sont des illustrations extrêmes des transformations induites par la culture dans l'art de séduire. Elles sont à l'exact inverse du viol et de la violence. La séduction se situe donc sur une courbe qui va de la frustration à la violence. Don Juan est proche du viol, Casanova de l'amour courtois. Séduire, c'est remplacer la force physique par une force oblique destinée à leurrer l'adversaire tout en gardant le même but, celui de la satisfaction sexuelle. Dans la mesure où elle est un leurre sur ce but, la séduction demande une stratégie qui varie avec les époques et avec les individus : un peu d'hypocrisie, une petite dose de mensonge, beaucoup

d'éloquence, une façon adroite de se mettre en valeur, une grande disponibilité et de la générosité (Casanova se ruinait pour les femmes).

Elle demande aussi de la langueur, de la dévotion, des larmes, des aveux de faiblesse, feints ou réels, des confessions, vraies ou fausses, et, somme toute, une stratégie d'approche qui s'apparente à la parade et au masque, bref une attitude féminine. Dans la séduction, l'homme se féminise et laisse parler en lui, dit Alain Roger, ce qu'il a d'*efféminin*, néologisme qu'il invente pour la circonstance. Et il ajoute que ce qui séduit la femme, c'est très précisément la partie féminine que l'homme dévoile dans la séduction et dans laquelle elle se reconnaît comme dans un miroir.

Roland Barthes exprime une idée semblable dans *Fragments d'un discours amoureux* : « Le langage de la séduction amoureuse délivre un message extrêmement codifié alors même qu'il mime la spontanéité du désir. Parler amoureusement, c'est pratiquer un rapport sans orgasme et la forme littéraire de ce *coïtus reservatus*, c'est le marivaudage » – ou encore, comme dans l'amour courtois, la préciosité et le maniérisme imposés par la séductrice et acceptés par le séducteur. La séduction est un jeu à deux personnages, mais les règles en sont fixées par la culture et la civilisation.

Le deuxième point concernera une courte allusion à la psychanalyse. On sait que Freud avait élaboré une première explication de l'hystérie par une théorie de la séduction. La petite fille violée par son père souffrait de réminiscences se traduisant à l'âge adulte par des symptômes d'allure somatique. Que l'hystérique parvienne à se souvenir du traumatisme devenu inconscient et tout rentrerait dans l'ordre. On sait que cette hypothèse trop simple fut vite abandonnée et que, dès 1897, dans une lettre à Fliess, Freud avouait : « Je ne crois plus à ma neurotica. » Il la remplaça par une théorie du fantasme selon laquelle la petite fille désirait sourdement être l'objet d'amour de son père.

Il semble que cette façon de voir rende bien compte de la dualité, pour ne pas dire de la duplicité, de la relation de séduction, où le fantasme de la séduite devance généralement la stratégie du séducteur. Toutefois, ne peut-on dire pour conclure que, lorsque fantasme et stratégie se mêlent de façon indiscernable, séducteur et séductrice tombent d'un commun accord dans les pièges et les délices d'une relation amoureuse où, comme l'a dit Ovide il y a bien longtemps, « l'art d'aimer » remplace l'art de séduire ?

Michel Laxenaire

BIBLIOGRAPHIE

- D'ANGELO, L. 2001. « Don Giovanni de Mozart : mythe et interprétation du donjuanisme masculin », *Facettes*, 199, juin, 23-26.
- BIET, Ch. 1998. *Don Juan : mille et trois récits d'un mythe*, Paris, Gallimard, Découverte, 112 p.
- BRUNEL, P. 2001. « Qu'est-ce que Don Juan ? », dans *La séduction*, Hors série du *Nouvel Observateur*, juillet 2001, 8-11.

- CASANOVA. 1977. *Mémoires 1744-1756*, Paris, Garnier-Flammarion, 657 p.
- CHODERLOS DE LACLOS, P. 1782. *Les liaisons dangereuses*, Paris, Pocket, 1998, 491 p.
- KIERKEGAARD, S. 1845. « Le journal d'un séducteur », dans *Ou bien ou bien*, Paris, Gallimard, 1995, 237-346.
- LACAN, J. 1994. *Séminaire. Livre IV : La relation d'objet*, Paris, Le Seuil.
- OVIDE. 15 av. J.-C. *L'art d'aimer*, Livre de poche.
- RANK, O. 1914. *Don Juan et le double. Études psychanalytiques*, Paris, Payot, Edition française : Petite Bibliothèque, 1973, 189 p. Réédité en 2001.
- ROGER, A. 2001. « Le séducteur lesbien », dans « L'art de la séduction », *Nouvel Observateur*, juillet, 28-30.
- SOLLERS, Ph. 1998. *Casanova l'admirable*, Paris, Plon, coll. « Folio », 339 p.
- WINTER, J.-P. 1998. *Les errants de la chair. Étude sur l'hystérie masculine*, Paris, Calmann-Lévy, 410 p.

RÉSUMÉ

La séduction est une constante de la relation humaine. Elle est à la fois prise de pouvoir sur l'autre et bénéfique narcissique pour le séducteur, qu'elle conforte dans l'estime qu'il a de lui-même. La séduction appartient aux deux sexes, mais, lorsqu'on cherche dans la littérature des exemples de séduction, on trouve curieusement plus de séducteurs que de séductrices. À partir d'exemples littéraires, l'auteur tente de définir les voies et les moyens de la séduction. Transgression et perversion avec Don Juan, plaisir et instinct avec Casanova, stratégie et ruse avec Valmont. Sans oublier les plans élaborés de la carte du tendre, héritière au xvii^e siècle de l'amour courtois du Moyen Âge, et la méthode très sophistiquée de séduction exposée par le philosophe danois Soeren Kierkegaard dans *Le journal d'un séducteur*. La séduction est de tous les temps et de toutes les époques. Organiquement liée à la sexualité, elle est « l'art des préliminaires ».

MOTS CLÉS

Séduction, transgression, littérature, histoire.